Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

22 | 2011
Varia

« Pękniета Struna » (« *Le lien rompu* »)

Les écrivains judéo-polonais ayant émigré en Israël en 1956-58 (l'Aliyah-Gomułka)

Elvira U. Grözinger

Traducteur : Judith Grumbach

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/6470
ISSN : 2075-5287

Éditeur
Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique
Elvira U. Grözinger, « « Pęknieta Struna » (« *Le lien rompu* ») », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/6470

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

« *Pęknieta Struna* » (« Le lien rompu »)

Les écrivains judéo-polonais ayant émigré en Israël en 1956-58 (l'Aliyah-Gomułka)

Elvira U. Grözinger

Traduction : Judith Grumbach

1 Entre 1940 et 1944, le poète judéo-polonais Julian Tuwim, qui avait fui les Nazis par la France pour partir en Amérique, écrivait – dans la tradition d'Adam Mickiewicz – son manifeste patriotique poétique *Les Fleurs polonaises*, œuvre empreinte de tristesse et de nostalgie pour sa ville natale de Łódz. En 1946, Julian Tuwim revenait sans tarder en Pologne où il mourait six ans plus tard. Son collègue et compagnon d'exil Jan Lechón, quant à lui, restait aux États-Unis, où il se suicidait en 1956. Lechón n'était pas le seul Juif polonais dont le départ forcé de son pays natal avait « brisé le cœur » au point d'en mourir[1]. Dans son cas, c'était l'occupant allemand qui l'avait obligé à fuir, comme tant d'autres ; plus tard, ce seraient les compatriotes eux-mêmes qui pousseraient les Juifs à partir, leur causant une peine d'autant plus grande. Après la Seconde Guerre mondiale, les Juifs polonais ayant survécu ainsi que ceux qui restaient dans le pays, même après la vague d'émigration (notamment suite au pogrom de Kielce en 1946), participèrent activement à la reconstruction de leur pays en ruines ; ils s'attelèrent également à rétablir ce qui restait de la culture juive en Pologne, que ce soit en yiddish ou en polonais[2] . Pourtant, le schéma était établi, comme le montre Audrey Kichelewski qui met le doigt sur « la manière polonaise » de combattre le « cosmopolitisme » juif dans les premières années d'après-guerre :

> « Cette image spécifique du Juif comme non-polonais au sens ethnique du terme, image héritée de l'antisémitisme polonais du xixe siècle, ouvrait la voie aux troubles sociaux récurrents durant lesquels les Juifs devenaient des boucs émissaires, depuis les violences anti-juives de 1945-46 à la campagne 'antisioniste' de mars 1968[3]. »

2 Si la vague de terreur et l'épuration ethnique en Union soviétique, ainsi que leurs retombées sur les minorités juives de Hongrie, de Roumanie, d'Allemagne de l'Est ou de Tchécoslovaquie prirent fin à la mort de Staline en 1953 et furent suivies d'un apaisement des tensions, l'ascension au pouvoir de Władysław Gomułka en 1956 transforma complètement la vie juive en Pologne. La divulgation des crimes sans nombre perpétrés en URSS sous Staline ébranla également la foi des Juifs polonais en les « bénédictions » du communisme. Des Juifs qui étaient venus de Pologne avaient eu le droit de quitter l'Union soviétique et de retourner en Pologne. Mais cette mère patrie polonaise s'avéra une marâtre cruelle et une nouvelle vague d'émigration suivit, emmenant la plupart des Juifs vers Israël, comme dans les années 1945-48. Il est difficile de comprendre pourquoi on fait plus rarement mention de l'émigration de 1956-58, qui concerne environ 47 000 personnes[4], que de l'émigration plus tardive de 1968 (qui concerne 35 000 personnes environ)[5]. En effet, l'émigration de 1968 a fait l'objet de recherches approfondies, d'un travail de commémoration, mais je voudrais rappeler celle qu'on oublie : cette émigration de 1956-58, qui a déchiré l'âme de bien des migrants. En 1968, les émigrants partaient non seulement pour Israël mais également pour la France, pour les pays scandinaves, pour l'Angleterre et pour bien d'autres destinations. La Pologne s'est quasiment vidée de ses Juifs. Pourtant, quand je « surfe » sur Internet, je continue de tomber sur de nombreux articles pleins de haine envers les Juifs – y compris envers les auteurs susmentionnés –, des articles qui ont été rédigés ces dernières années par des Polonais vivant en Pologne ou à l'étranger. L'accusation principale et assez banale contre les Juifs décrits comme des « haïsseurs de la Pologne » se base sur le mythe du « Żydo-Komuna » [de l'association, soi-disant, entre les Juifs et les communistes][6], qui fait écho au mythe nazi du bolchevisme juif et qui, aujourd'hui, alimente encore les cercles antisémites de par le monde.

3 Il n'est pas logique que ceux qui sont censés être les chefs de file du communisme et de l'antisionisme soient eux-mêmes les victimes de communistes antisionistes. Jusqu'à aujourd'hui, aux yeux des victimes de la « guerre froide » contre les Juifs, l'alliance de la droite polonaise catholique antisémite avec les communistes antisionistes, après la guerre, ne fait aucun sens. Aujourd'hui, les membres antisémites de ces deux partis, pourtant si différents, présentent des arguments et des comportements très similaires, même si les adhérents au communisme utilisent un vocabulaire un peu plus politique. Cette similitude d'arguments est tout à fait évidente dans le pamphlet imprimé à Moscou en 1970 et traduit dans les langues de tous les états vassaux de l'Union soviétique « Le sionisme – un outil de la réaction impérialiste. L'opinion publique soviétique à propos des incidents au Moyen-Orient et les activités destructrices du sionisme mondial (mars-mai 1970) ». Ce document réitère les accusations du stalinisme dans toute leur véhémence et leur haine. Au début de la « guerre froide », la méthode d'attaque classique datant de la période staliniste est de nouveau utilisée : faire appel au plus grand nombre de contributeurs juifs uniquement. Cette méthode, utilisée également dans le cas de ce pamphlet, fournit un alibi aux antisémites non-juifs responsables de cette initiative. Nous avons ici, par exemple, le « syndicat de l'ensemble du théâtre juif de Moscou » qui se comporte exactement de la même manière que le personnel des théâtres juifs de l'État en Pologne ou en Roumanie avant 1953 ; le cœur des détracteurs inclut les vétérans de la Révolution et ceux de la Seconde Guerre mondiale, des scientifiques, etc. Tous clament leur patriotisme profond, leur amour de leur patrie – l'Union soviétique – et condamnent l'État criminel et impérialiste d'Israël[7]. L'astuce consiste à substituer les mots « juif » ou « judaïsme » par « sioniste » ou « sionisme » afin d'adapter la propagande nazie à la

machination communiste. Le poison répandu de manière aussi systématique ne tarde pas à faire son effet. Le sionisme est ici insidieusement assimilé au fascisme pour le rendre d'autant plus condamnable. Ce dogme antisionisme du communiste, Aleksander Klugman le fait remonter à Lénine qui, selon lui, est l'une des sources du mal[8] et qui, dans ses *Thèses au sujet de la question nationale et coloniale* présentées au second congrès du Kominterm, déclarait que les « classes ouvrières ont été systématiquement trompées par l'entente impérialiste et par la bourgeoisie comme le montre l'entreprise des sionistes en Palestine et le sionisme en général [...][9]. » Il ne faut pas s'étonner que les mesures anti-juives édictées à Moscou aient été appliquées à la lettre par les gouvernements des satellites soviétiques dans les années 40, 50 et 60. Seule exception derrière le rideau de fer : la Roumanie après 1968, mais pas dans les années 50. Ces dernières années, en Pologne comme ailleurs, l'histoire de la Pologne d'après-guerre et des Juifs de Pologne a fait l'objet de recherches poussées[10]. Pourtant, les antisémites juifs et non-juifs continuent obstinément de croire à leur propre version des faits.

4 En 1956-57, lors du « dégel » polonais et suite à la campagne antisioniste après la campagne de Suez, Władysław Gomułka, ancienne victime du stalinisme, renouait avec la tradition anti-juive staliniste[11]. Les émigrants d'après-guerre, qui étaient tout aussi attachés à la Pologne et à la culture polonaise que Julian Tuwim, par exemple, furent éprouvés par les événements mais ne purent revenir. Ils faisaient face aux épreuves de l'exil, pleuraient leurs illusions perdues, éprouvaient des humiliations personnelles. Certains de ces émigrés rédigèrent d'amères accusations. Pourtant, nombreux furent ceux qui eurent le sentiment que leur lien avec la Pologne avait tout à coup été rompu, comme le décrit Andrzej Sczczypiorski (1924-2000) dans son roman *Początek* (*La Jolie madame Seidenman*), à propos d'Irma Seidenman, juive polonaise, survivant la Shoah, qui doit quitter la Pologne en 1968 et part chercher refuge à Paris[12]. Le journal *Po Prostu*[13], interdit par Gomułka en 1957, rend bien l'atmosphère qui règne en Pologne à cette période. C'est dans cette publication que J. Anbroziewicz et Jan Olszewski écrivirent que la Pologne et la société polonaise étaient envahies d'une vague d'antisémitisme alimentée par les autorités qui étaient loin de l'endiguer, de sorte que les citoyens d'ascendance juive, victimes d'une discrimination raciale, étaient forcés de quitter le pays[14]. En réponse, mon père (le docteur Roland Weissberg de Jelenia Góra, qui, comme ma mère, était le seul survivant de la Shoah dans sa famille et ne devint jamais membre du Parti communiste) envoya une longue lettre au journal, lettre dont j'ai une copie. Le journal étant interdit peu de temps après, je ne sais pas si cette lettre fut publiée. Voici quelques extraits de cette lettre :

> « Après la libération, j'ai construit une nouvelle vie et tous mes espoirs – les espoirs normaux de tout être humain – étaient liés au présent et à l'avenir de ce pays. J'ai des amis très chers en Pologne. Tout me lie à la Pologne, rien ne me sépare d'elle. [...] J'ai été choqué de découvrir que ceux qui prétendaient construire une nouvelle société, meilleure et plus juste, me priveraient ouvertement du droit d'aimer mon pays et me désigneraient comme ayant « une origine étrangère » [...] L'antisémitisme qui refait surface provient de l'idéologie nazie [...] On peut donc comprendre que quelqu'un ayant été gravement meurtri, quelqu'un dont la sécurité est menacée et dont la dignité humaine n'est pas respectée, envisage d'émigrer. Mais contrairement à ce que messieurs Ambroziewicz et Olszewski laissent entendre, il ne s'agit pas d'une émigration ordinaire, pour des raisons économiques, concernant des individus qui recherchent de meilleures conditions de vie matérielles ; c'est l'exode de ceux soumis à une forte contrainte émotionnelle [...] Et je

> considère mon départ comme mon plus grand échec. Pourtant, je ne vois pas d'alternative [...] J'ai compris qu'il n'y a de place ni pour moi ni pour mon travail, ici, et je pars car je suis le père d'une petite fille aux cheveux et aux yeux noirs qui revient de l'école et me demande : 'Papa, c'est quoi, un Juif ? et pourquoi ils disent que je devrais aller en Palestine ?' [...] »

5 Mon père ne fut pas le seul à ressentir cela et je vais traiter ici des écrits de deux journalistes polonais, Henryk Dankowicz et Aleksander Klugman, qui émigrèrent en Israël en 1957. Les auteurs juifs de Pologne, notamment ceux qui publiaient en polonais, qui étaient pour la plupart des survivants de la Shoah et des rapatriés en Pologne, devenaient tout à coup *persona non grata* dans leur pays et perdaient le fondement de leur existence : leur éditeur, la plupart de leurs lecteurs et leur outil de travail – le polonais. Mais ces auteurs n'abandonnèrent pas leur vocation et, entre 1955 et 1957, cinquante livres en polonais furent publiés en Israël, dont trois de Klugman et trois de Dankowicz. Ils essayaient donc de s'accommoder de la situation. Cette tentative réussit-elle ? Et de quoi ces écrivains traitaient-ils dans leurs écrits ? Je tenterai de répondre à ces questions en analysant les textes que ces auteurs firent publier dans de petites maisons d'édition pour émigrants, tel le Wydawnictwo « Izraelskie Nowiny i Kurier de Tel Aviv », supplément au *Nowiny i Kurier*, journal israélien en polonais, principal media d'expression des immigrants polonais de l'époque. Aujourd'hui, le nom d'Henryk Dankowicz n'évoque presque plus rien à personne et seul subsiste son *Nieprzezroczysta klepsydra* – [Le sablier opaque] ou [La Rubrique nécrologique non transparente] – publié en 1970 aux éditions Nowiny-Kurier. C'est Ryszard Loew, éditeur de l'almanach *Kontury : ZwiĄzek Autorów PiszĄcych po Polsku w Izraelu*, (dans le vol. 15 de 2005), organe de publication des écrivains polonais en Israël, qui mentionne Henryk Dankowicz. Dankowicz, né Abraham Haïm Bornsztajn à Sosnowiec le 15 mai 1918, était un journaliste et un critique littéraire qui ne publia de livres qu'après son émigration en Israël. Dankowicz grandit dans une famille juive traditionnelle. Il alla au *heder* et, à l'âge de 13 ans, s'inscrivit à l'école polonaise de sa ville où il obtient le *matura*, son diplôme de fin d'études secondaires. Il fut confronté à l'antisémitisme lors de ses études à l'académie de journalisme de Varsovie. Il passa la Seconde Guerre mondiale au Kazakhstan et revint en Pologne en 1946. Attaché de presse à Sofia pendant deux ans, il travailla ensuite pour le *Trybuna Ludu* et le *Przyjaźn*, un quotidien sociopolitique, avant d'émigrer avec sa femme et ses deux filles. Il est mort en Israël le 6 juin 1974.

6 Dans son recueil de nouvelles imprimées à Tel Aviv en 1958 sous le titre *Uśmiech i Zaduma. Opowiadania z Polski i ze świata. Felietony izraelskie* [Sourire et Sérieux. Histoires de la Pologne et du monde. Feuilletons israéliens], Dankowicz dresse des portraits souvent humoristiques des personnes intéressantes qu'il a croisées au cours de ses voyages à l'étranger – à l'Est autant qu'à l'Ouest – avant la guerre mais aussi pendant et après. On trouve parmi eux le poète yiddish Alter Kacyzne, tué par les fascistes ukrainiens près de Tarnopol pendant la guerre. Les histoires israéliennes de Dankowicz sont pleines d'autodérision et contiennent une bonne part d'humour noir. Cet *oleh hadash* [nouvel immigrant] dépeint différents types humains dans des textes assez caricaturaux et remplis de quiproquos ; il s'agit souvent de l'opposition entre les *vatikim* [les habitants de longue date] et les nouveaux venus, qui nourrissent des attentes absurdes les uns envers les autres et se jettent des regards soupçonneux, situation donnant lieu le plus souvent à un fiasco social. Lui-même fait les frais d'une telle situation : ne trouvant pas de travail, il se fait passer pour un acteur ou pour un entremetteur professionnel, sans succès, et sa

famille reste sans le sou, sauf les rares fois où il parvient à publier un article. Cependant, comme le montre sa nouvelle « Finał spotkania » [La fin d'une réunion], l'auteur, avec ses connaissances limitées en hébreu, a parfois du mal à comprendre ce sur quoi il doit écrire ses articles et ces derniers deviennent une véritable source d'humiliation pour lui. Cette nouvelle raconte sa première mission journalistique à une conférence de presse – en hébreu, évidemment – à laquelle l'éditeur l'envoie, ce denier n'ayant pas accepté la piètre excuse de l'auteur sur son hébreu médiocre. Sur place, l'auteur rencontre une vieille connaissance, journaliste lui aussi, qui lui fait un compte-rendu de ce qui sera dit, apparemment, lors de la conférence de presse, et qui le convainc d'écrire son article avec ces informations. Les informations s'avèrent plus ou moins justes, l'éditeur est satisfait de ce travail et il envoie alors le journaliste débutant à toute une séries de conférences de presse Pour écrire ses articles, l'auteur a alors recours au procédé suivant : il note le noms des participants et invente le reste des informations. Cette astuce fonctionne bien jusqu'au jour où il doit se rendre à une conférence de presse organisée par un juge. Pensant qu'il s'agit du juge de la cour suprême, il n'assiste pas à la conférence, préférant raccompagner chez elle une jolie jeune femme. Il faisait cependant erreur : la conférence est donnée par un arbitre de football... et il ne reste au lecteur plus qu'à imaginer que la carrière du journaliste touche alors à sa fin et que cette occupation lucrative est révolue[15]. Dans ce recueil de nouvelles, Dankowicz met également en scène sa fille de six ans, Halinka, et c'est à travers son regard qu'il fait part des singularités et des difficultés quotidiennes de la vie dans leur nouvelle patrie. À la vue d'une boîte de jambon polonais, par exemple, un produit qui ne se trouve généralement pas en vente dans l'État juif où la viande de porc est considérée comme impure, l'enfant s'exclame qu'elle aimerait bien « qu'Israël soit un pays tout comme la Pologne, mais juif... ». Le passage suivant, dans lequel Halinka joue un rôle important, illustre bien la situation financière précaire des immigrants de fraiche date qui essaient de vendre une partie de leurs biens afin de survivre, au début de leur installation. Cette situation affecte tout autant les enfants, qui mûrissent alors bien vite, et je me souviens moi-même nettement de ce genre de scènes. Voici, en traduction, le dialogue tragicomique entre le père et sa fille précoce en vue de la vente d'un service à thé en porcelaine anglaise. Si le père est content du bon état du service au complet, la fille suggère qu'une pièce cassée rapporterait plus d'argent parce que les camelots dans la rue offrent de meilleurs prix pour les objets usagés :

> « Il y a des moments, dans la vie, où la nature de certains objets quotidiens se transforme, et cela, sans aucune intervention surnaturelle. Oui, ils vont jusqu'à démentir leur appellation. Un service à café en porcelaine, par exemple, est utilisé pour boire du café, la plupart du temps, mais quand nous avons emballé le nôtre, à Varsovie, des gens bien intentionnés ont montré nos tasses à la dorure filigranée et ont dit : 'Ce sera pour le pain'... En effet, bien des gens ont dû se procurer leur première miche de pain israélien de cette manière et le 'four' a dû être fort encombré parce que la quantité de pain échangée même contre le service à café le plus élaboré est bien maigre. Nous avons donc reporté la 'cuisson' autant que faire se peut, jusqu'à maintenant, où nous n'avons plus le choix que de l'apporter au magasin. 'Papa, me demande tout à coup Halinka, est-ce à moi de casser l'une des tasses ou bien Maman s'en chargera ?'... Je connais trop bien mon intellectuelle de fille pour imaginer qu'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie. Je n'en suis pas moins perplexe. Cette enfant se rend bien compte que nous sommes obligés de vendre ce service à cause de notre besoin pressant d'argent, alors comment peut-elle suggérer une telle aberration ! Je lui demande pourquoi elle voudrait le casser. 'Et bien, après tout, on n'a peut-

être pas besoin de le casser. Il suffirait sans doute de l'ébrécher un petit peu, répond Halinka.' Je perds mon sang-froid et je crie : 'Mais pourquoi ?' 'Pour le vendre à un meilleur prix', rétorque Halinka avec le sérieux de quelqu'un qui a l'expérience de la vie. Un homme qui va vendre un bien et s'attend à une conversation difficile avec un marchand n'est pas de la meilleure humeur et sa patience est déjà bien émoussée. Mais sachant d'expérience que des remarques comme celles d'Halinka, dans une situation économique qui n'est décrite dans aucun manuel scolaire, peuvent s'avérer utiles, je lui demande, comme d'égal à égal : 'Pourquoi penses-tu que j'aurais un meilleur prix pour un service à café endommagé ?' 'Parce qu'ils sauraient alors pour sûr qu'il n'est pas neuf', explique-t-elle calmement. J'explose : 'Mais où donc paie-t-on plus cher pour des vieilleries que pour des objets neufs ?' 'A la maison', réplique-t-elle. 'Mais de quoi tu parles ?' hurlé-je. Et elle me donne un cours exhaustif d'économie : 'Ici, les vieilles choses sont beaucoup plus chères et tout le monde veut les acheter. Toute les journée, il y a des gens qui viennent dans la cour et qui crient : Alte zachen [vieilleries] ! Et pour que tout le monde comprenne, ils disent en polonais : Vieilleries, vieilleries, j'achète au meilleur prix. Et ils nous supplient de leur vendre des affaires...' Je l'interromps : 'Très bien, mais comment sais-tu que les objets neufs sont moins chers ?' 'Parce qu'ils paient le meilleur prix pour des vieilleries et hier, dans la boîte aux lettres, il y avait une publicité pour un magasin dans la rue Allenby [la rue principale de Tel Aviv]. Il y avait marqué qu'ils vendent tout très bon marché et ils demandaient aux clients de venir acheter dans leur magasin. Alors, qu'est-ce que tu en penses, maintenant ? Est-ce qu'il est plus facile de vendre des choses neuves ou des choses vieilles ? Et est-ce qu'ils paient plus cher pour des objets neufs ou usagés ?...[16] »

7 Les écrits de Dankowicz traitent surtout de la vie privée et sont limités aux situations souvent tragicomiques de la vie quotidienne dont l'auteur est témoin dans le bus, chez ses amis, etc. Aleksander Klugman, quant à lui, est l'*homo politicus* par excellence, dans les termes mêmes. Il est bien plus connu que Dankowicz, tant en Israël qu'en Pologne, même aujourd'hui. Il est retourné dans sa patrie natale plusieurs fois, a publié des articles sur les Juifs de Łódź, a effectué des traductions en polonais et a contribué au *Midrasz*, au *Polityka*, ainsi qu'au livre *Polonica w Ziemi Świętej* en 1994. Dans ses écrits, Klugman traite de sujets « plus élevés », tel l'antisémitisme ou les affaires internationales qui l'inquiètent. Né à Łódź en 1925, Klugman se retrouve dans le ghetto de Łódź pendant la guerre. Suite à la liquidation du ghetto en 1944, il est déporté à Auschwitz puis dans d'autres camps de concentration en Allemagne avant de revenir en Pologne. Forcé d'émigrer en Israël en 1957, il travaille comme journaliste au *Nowiny i Kurier* avant d'en devenir l'éditeur. Membre de l'Union des écrivains israéliens de langue polonaise, il fonde la Fondation Polonica en Terre Sainte et travaille comme correspondant israélien du journal polonais *Rzeczpospolita* de 1991 à 1997. Cet auteur de nombreux livres et publications sur des sujets d'histoire contemporaine a également publié des lexiques, dont un dictionnaire hébreu-polonais. Jusqu'à aujourd'hui, l'antisémitisme est l'un des sujets le plus souvent abordé par Klugman qui en a été la victime et est donc particulièrement sensible à chaque nouvelle manifestation polonaise d'antisémitisme et d'hostilité envers Israël. Klugman fait cependant la différence entre le communisme officiel et l'opinion publique. Il proteste contre la campagne antisémite et antisioniste de 1968 dans ses ouvrages, dont *Na ostrzu pióra (o wielkim kłamstwie – prawdy słów kilka)*, où il écrit :

> « Ce sont ces raisons qui ont poussé la société polonaise à applaudir la victoire israélienne [lors de la guerre des Six Jours] et ce sont ces mêmes raisons qui ont causé le déchainement de colère des vassaux de Moscou. Ces derniers étaient attachés durant tout leur existence au 'grand frère' par des liens indissolubles. Tout à coup, ce 'grand frère' a essuyé une défaite et a été vaincu par le petit Etat d'Israël. Voilà la raison de leur colère [...] Lors de la campagne 'antisioniste', les communistes ont reproché à plusieurs organisations sionistes, entre autres, d'accuser la nation polonaise toute entière d'antisémitisme. Cette accusation était évidemment montée de toutes pièces.[17] »

8 Klugman, israélien patriote, semble néanmoins avoir le mal du pays lorsqu'il écrit que les antisémites polonais eux-mêmes éprouvent du mépris pour la campagne antijuive de 1968 : « Même les antisémites polonais font preuve de mépris face aux persécutions antijuives perpétrées par les communistes. Seul Hitler, dans sa tombe, applaudit » (p. 90). Quand je lis aujourd'hui les blogs antisémites susmentionnés, néanmoins, j'ai le sentiment que Klugman se montre trop optimiste à leur égard... En 1968, Klugman publie son second livre, *Obrachunki z PolskĄ*. Dans la postface de cet ouvrage, il met l'accent sur sa douleur :

> « Régler de vieux comptes avec les Polonais ? Non. Régler de vieux comptes avec la Pologne [...] Nous sommes contre toute tentative de 'régler de vieux comptes avec les Polonais', tout comme nous nous opposerions à toute tentative de régler de vieux comptes avec les Juifs. Ce livre n'est pas une 'revanche', encore moins une tentative de rouvrir de vieilles plaies. C'est une réaction, tout comme un cri est une réaction à la douleur. Parce que tout ce qui se passe en Pologne aujourd'hui en rapport avec Israël et les Juifs fait mal. Et cela fait d'autant plus mal aux Juifs polonais. C'est pour cela que nous protestons et que nous crions.[18] »

9 Mon dernier exemple est tiré de l'autobiographie de Klugman *Powroty* [Retours], publié en 1972. Ce livre, que l'auteur a mis dix ans à écrire, couvre les trente années de sa vie entre la Seconde Guerre mondiale et son émigration en Israël en passant par Gênes en 1957. Ce livre porte des coups de tous les côtés : aux Juifs qui collaborent avec les autorités autant qu'aux Polonais antisémites.

10 Les incidents qui sont la cause la plus immédiate de l'émigration de Klugman sont du même type que ceux vécus par ma famille : le harcèlement à l'école. Mietek, le fils de Klugman, est en CE1 ; il se bagarre avec un camarade de classe et se fait traiter d'« étranger » par le père de ce camarade qui est commandant dans l'armée polonaise. L'institutrice, nullement dérangée par la persécution de l'élève, n'intervient pas. Cette bagarre avec un camarade de classe marque le début d'une série de brimades de la part d'autres écoliers qui traitent Mietek de « sale Juif » (« Żydziak »)[19]. Au même moment, la tante de l'auteur, une ouvrière assez âgée, s'entend dire par ses collèges polonais : « Vous les Juifs, vous êtes tous des étrangers. Votre vrai pays c'est là-bas, en Israël. Avant, vous n'aviez pas de pays mais maintenant vous en avez un.[20] »

11 Les « étrangers » décident donc de quitter ce pays où ils ne sont pas bienvenus. Mais avant cela, les voisins étalent des excréments sur la poignée de la porte de leur appartement et viennent avec cupidité voler leurs affaires, si bien que leur appartement a l'air « comme après un pogrom ». Un artisan serrurier, qui vient poser des serrures sur les caisses contenant les restes des biens familiaux, devient témoin du pillage en masse commis sans honte et au grand jour par des étrangers. L'une des voisines,

« imperturbable », s'approprie les couverts, etc., entassant le tout dans un sac qu'elle trouve sur place. Scandalisé, l'artisan a honte de ses compatriotes ; il refuse de se faire payer par la famille juive humiliée :

> « 'Canaille', cria l'artisan à la voisine qui, remise de sa surprise, quitta l'appartement, non sans lancer, de la porte : 'Je repasserai...'. 'Qu'elle tombe raide morte, cette harpie qui se jette comme une hyène sur une carcasse en décomposition ! prête à sucer le sang d'une personne encore en vie... [...] Puissé-je ne plus jamais assister à ce genre de scène de ma vie... Mon Dieu, il y a tellement de fripouilles parmi nous, morbleu...' Il cracha violemment et se tut.[21] »

12 Cette rencontre fait partie des dernières rencontres des émigrants avec leurs compatriotes avant le départ – ici, avec un simple artisan, une seule personne juste et humaine. Elle est très émouvante et constitue sans doute la source de la nostalgie éprouvée plus tard par l'auteur ainsi que sa propension à revenir en visite Pologne.

13 Ces quelques exemples donnent une bonne idée de la situation personnelle et du destin de chaque émigrant. Si les schémas se répètent, chaque écrivain a sa propre perception et sa propre manière de réfléchir aux traumatismes vécus, quelles que soient les trajectoires suivies. Israël, nouveau refuge, fournit un matériau neuf à leur créations littéraires qu'il est bon de consulter également pour leur valeur historique.

BIBLIOGRAPHIE

Anonyme
1970 Der Zionismus – Ein Werkzeug der imperialistischen Reaktion. Die sowjetischen Öffentlichkeit zu den Ereignissen im Nahen Osten und den Umtrieben des Weltzionismus (Maerz-Mai 1970), [seconde impression en langue allemande], Moscou, APN-Verlag.

Ambroziewicz, J. et Olszewski, J.
1957 « Exodus czy emigracja ? », Po Prostu, 24 mars 1957.

Dankowicz, H.
1958 Uśmiech i zaduma. Opowiadania z Polski i ze świata. Felietony izraelskie, Tel Aviv, Orly.

Grözinger, E.
1986 « Das verlorene Paradies : Zu Arnold Słuckis Dichtung », in Groezinger et Lawaty (ed.) Suche Die Meinung : Karl Dedecius dem Übersetzer und Mittler zum 65. Geburtstag, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 320-340.
2002 Die jiddische Kultur im Schatten der Diktaturen. Israil Bercovici – Leben und Werk, Berlin, Vienne, Philo.
2005 « Polin – Du bist wie die Gesundheit...'Die polnischen Juden und das Exil », in

Gelhard (ed.) In und mit der Fremde. Ueber Identitaet und Diaspora im Ostjudentum, Francfort-sur-le-Main, Peter Land, p. 13-33.
2008 « Stalinist Policy and Jewish Culture : The Jewish State Theatre of Bucharest » in Grözinger et Ruta (ed.) Under the Red Banner. Yiddish Culture in the Communist Countries in the Postwar

Era, Wiesbaden, Harrassowitz, p 47-58.
2009 « The Socialist Hero of the State Theaters in Poland and Romania ? A Chapter in the History of Yiddish Theater, in Memory of Abraham Goldfaden (1840-1908) » in Scripta Judaica Cracoviensia, vol. 7, Cracovie, Jagiellonian University Press,p. 77-92.

Kemp-Welch, A.
2008 Poland under Communism. A Cold War History, Cambridge, Cambridge University Press.

Kichelewski, A.
2010 « Imagining 'the Jews' in Stalinist Poland : Nationalists or Cosmopolites ? », European Review of History : Revue européenne d'histoire, vol. 17, n° 3, p. 505-522.

Klugman, A.
1968 Obrachunki z PolskĄ, Tel Aviv.
1968a Na ostrzu pióra (O wielkim kłamstwie – prawdy słów kilka), Tel Aviv, Wydawnictwo « Izarelskie Nowiny i Kurier ».
1972 Powroty, Tel Aviv, NK Nowiny-Kurier, Tel Aviv.

Marcinkowska H.
Non daté « Jak pozbyto siĘ Żydów w 1968r. », sur le site « Forum Żydow Polskich » : www.fzp.net.pl/marzec-68/jak-pozbyto-sie-zydow-w-1968r.

Stola, D.
2000 Kampania antysyjonistyczna w Polsce 1967-1968, Varsovie, Instytut Studiów Politycznych Polskiej Akademii Nauk.
2010 Kraj bez wyjścia ? Migracje z Polski 1949-1989, Varsovie, PAN.

Szaynok, B.
2008 « The Jewish Issue in the Politics of the Communists in Poland » in Grözinger et Ruta (ed.) Under the Red Banner. Yiddish Culture in the Communist Countries in the Postwar Era, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 27-36.

Szczypiorski, A.
1979 « Polacy i Żydzi », Kultura, vol. 5, n° 380, Paris, p. 3-13.

Szwagrzyk, K.
2005 « Żydzi w kierownictwie UB. Stereotyp czy rzeczywistość ?" (Jews in the authorities of the Polish Secret Security. Stereotype or Reality ?), Bulletin of the Institute of National Remembrance, novembre 2005, p. 37-42.

van Dijk, R. (ed.)
2008 Encyclopedia of the Cold War, London, Routledge Chapman & Hall.

NOTES

1. Ce fut également le cas d'Arnold Słucki qui émigra en 1968. *Cf.* E. Grözinger 1986 et E. Grözinger 2005.
2. B. Szaynok 2008 ; E. Grözinger et M. Ruta (ed.) 2008.
3. A. Kichelewski 2010.
4. Les chiffres varient. D'après l'article « Jak pozbyto siĘ Żydów w 1968r. » d'Halina Marcinkowska sur le *Forum Żydow Polskich* [Forum des Juifs polonais] : « Il faut aussi faire remarquer que toutes les vagues d'émigration – indépendamment d'autres facteurs – sont la conséquence de vagues d'antisémitisme qui s'amplifièrent précipitamment dans les années 1945-1946, 1956-1957 et 1967-1968. Une nouvelle vague d'antisémitisme vit le jour en 1956,

quelques mois avant 'l'Octobre polonais' et le retour de Władysław Gomułka au pouvoir – à ce moment-là, 47 000 Juifs quittèrent la Pologne. » Cependant, le 22 juin 1966, les chefs du parlement polonais [le *Sejm*] et le premier ministre Cyrankiewicz encourageaient les Juifs à quitter le pays au nom du gouvernement de la République populaire de Pologne : « Parmi les citoyens polonais de nationalité juive, il existe un certain nombre de personnes qui ont des opinions nationalistes et sionistes, c'est-à-dire pro-israéliennes. Vu les conditions politiques actuelles créées par Israël, ces personnes vivent actuellement un conflit interne [...] parce qu'il est impossible d'être fidèle à la fois à la Pologne socialiste et à l'État d'Israël impérialiste. Toute personne dans cette situation doit faire un choix et suivre les conséquences logiques de ce choix. Toute personne optant pour l'émigration ne rencontrera aucun obstacle. » Dans son discours du 19 mars 1968, W. Gomułka enjoignait de nouveau les Juifs à partir. Au nom de la direction du Parti et en son nom propre, il disait : « Nous sommes prêts à fournir des passeports d'émigration à ceux qui considèrent Israël comme leur patrie » et la foule des activistes du Parti accueillait ces mots avec enthousiasme en criant : « Maintenant ! Tout de suite ! ».

5. Voir l'étude approfondie de ce sujet par D. Stola dans *Kraj bez Wyjścia ?* [Pays sans issue], 2010. *Cf.* également Stola 2000.

6. Une étude réalisée en 2005 par Krzysztof Szwagrzyk de l'Institut de la mémoire nationale montre qu'entre 1944 et 1954, des 450 employés à des postes clés de la sécurité, 37,1 % seulement étaient juifs.

7. Pour la Roumanie, par exemple, voir E. Grözinger 2002, E. Grözinger et M. Ruta (ed.) 2008 et E. Grözinger 2009.

8. Klugman 1968a, p. 16-18.

9. La postface de mon édition allemande de cet ouvrage inclut un article de Y. Yevseyev publié d'abord dans le *Komsomolskaya Pravda* du 16-17 mai 1970, qui dit : « Le sionisme est sans nul doute la forme la plus dangereuse de l'anticommunisme et du racisme modernes. La haute bourgeoisie y investit tout ce qu'elle peut comme elle le faisait jadis avec le fascisme et son engagement est tout aussi fort. Il n'est pas du tout surprenant que le fascisme et le sionisme soient des jumeaux politiques. Seuls les symboles ont changé : aujourd'hui, à la place de la swastika, l'étoile de David resplendit sur les drapeaux des conquérants du 'Lebensraum' [terme nazi pour désigner le territoire] actuel. Mais dans le fond, rien n'a changé », p. 147-148 dans mon ouvrage.

10. La postface de mon édition allemande de cet ouvrage inclut un article de Y. Yevseyev publié d'abord dans le *Komsomolskaya Pravda* du 16-17 mai 1970, qui dit : « Le sionisme est sans nul doute la forme la plus dangereuse de l'anticommunisme et du racisme modernes. La haute bourgeoisie y investit tout ce qu'elle peut comme elle le faisait jadis avec le fascisme et son engagement est tout aussi fort. Il n'est pas du tout surprenant que le fascisme et le sionisme soient des jumeaux politiques. Seuls les symboles ont changé : aujourd'hui, à la place de la swastika, l'étoile de David resplendit sur les drapeaux des conquérants du 'Lebensraum' [terme nazi pour désigner le territoire] actuel. Mais dans le fond, rien n'a changé », p. 147-148 dans mon ouvrage.

11. R. van Dijk (*et al.*, ed.) 2005. Cependant, les articles biographiques à propos de Gomułka – tant sur le site de Wikipédia que dans le journal *Der Spiegel* (vol. 36, 1982) – ne font pas mention de sa politique anti-juive de la fin des années 50 qui, éclipsée par son activité de réformateur (largement surestimée), est tombée dans l'oubli.

12. Il faut noter qu'Andrzej Sczczypiorski lui-même n'était pas dépourvu de préjugés concernant le « Żydo-Komuna » [communisme juif], comme on le voit dans ces lignes rédigées en 1979 pour le *Kultura*, périodique des exilés à Paris : « L'année 1968 constitue un fait historique. Il est impossible de l'effacer ou de la prendre pour un événement imaginaire [...]. En 1968, presque tous les polonais d'origine juive avaient quitté le pays. [...] La majeure partie des exilés de 1968 sont ceux à qui je demanderai pardon jusqu'à la fin de ma vie [...] mais parmi ces exilés, il en existent à qui, en tant qu'être humain, je ne tendrai jamais la main à cause de tout le tort qu'ils ont causé à d'autres. Le fait qu'ils soient devenus les victimes de leur propre milieu moral et politique peut

provoquer la pitié mais pas le respect. » Sczczypiorski avait dû oublier ses propres contributions littéraires socio-réalistes et conformistes au régime communiste des années 50, comme dans sa nouvelle « Les Camarades », publiée dans *Kalendarz Rodzinny* [Calendrier familial] en 1956 aux éditions Wydawnictwo Literackie à Cracovie (p. 123-124).

13. Les bloggeurs antisémites écrivent aujourd'hui : « Le 'Klub Krzywego Koła' [club de la roue de travers] a entamé une coopération rapprochée avec l'hebdomadaire *Po Prostu* dont le comité de rédaction n'était composé que de Juifs. KOMUNIZM UPADŁ 4.VI.1989 ALE KOMUNIŚCI NADAL MAJĄ SIĘ DOBRZE [Le communisme est tombé le 4 juin 1989 mais les communistes se portent encore bien] », posté par alexirin le 20 août 2010. L'article auquel répondait mon père, « Exodus czy emigracja ? » [Exode ou émigration ?], était écrit par J. Ambroziewicz et Jan Olszewski et avait paru dans le *Po Prostu* du 24 mars 1957.

14. Les bloggeurs du site antisémite red.polonica.net donnent d'autres raisons (d'après Wikipédia, polonica.net est un site Internet de droite créé en 2002 et appuyé par des organisations inconnues comme le Mouvement de résistance national catholique polonais contre la judaïsation et la dé-polonisation, l'Union patriote polonaise et le Mouvement mondial d'avant-garde nationale catholique, publiant en grande majorité les articles du prêtre Henryk Jankowski, mort en 2010). D'après eux, l'antisémitisme était suscité par les Juifs eux-mêmes : « Ces messieurs ont néanmoins tu le fait que ce sont les Juifs qui ont provoqué l'antisémitisme dans le but d'obliger le maximum de Juifs à partir pour la Palestine et à s'installer dans le pays sioniste juif nouvellement créé : Israël. » Pour noircir le tableau, en 1957, un certain E. Hołda répandait des mensonges vils et des fantasmes à propos d'une lapidation présumée des Juifs en Pologne (la lapidation étant une spécialité juive, évidemment), ces derniers subissant également des mutilations au visage et l'énucléation par le feu (Hołda E. « Ucieczka z Ziemi Obiecanej ? » [S'évader de la Terre Sainte ?], *Po Prostu*, du 13 janvier 1957).

15. Dankowicz 1958, p. 118-120.

16. Dankowicz 1958, p. 103-104.

17. Klugman 1968a, p. 85 et 87.

18. Klugman 1968, p. 95.

19. Klugman 1972, p. 138-141. « Je pensais que dans la République populaire de Pologne, personne ne m'en voudrait d'être Juif et qu'on en voudrait encore moins à mon fils. Je devais être trop optimiste à ce sujet. »

20. Klugman 1972, p. 144.

21. Klugman 1972, p. 152.

RÉSUMÉS

After World War II, the surviving Polish Jews helped to rebuild the destroyed country and restore whatever was left of the earlier so flowering Jewish culture in Poland, be it in Yiddish or Polish. Unfortunately, the motherland turned out to be a wicked stepmother and so waves of Jewish emigrants followed, mostly to Israel in the years 1945-1948, especially following the Kielce-pogrom of 1946, and in 1956-57 in the so-called Polish "Thaw-weather" due to anti-Zionist campaign after the Suez War. This wave of emigration is unjustly forgotten, other than the final post-War wave of emigration after March events of 1968, which cleansed Poland of its Jewish inhabitants. The post-War emigrants were very closely attached to Poland and the Polish culture,

but for them there was – at that time – no way back. Facing the hardships of exile, suffering of lost illusions and personal mortification, some of them, like Henryk Dankowicz and Aleksander Klugman whose texts will be discussed here, wrote their "J'accuse !" but many of them felt that their "string" was suddenly "torn". How did they cope with the new situation and how ?

AUTEURS

ELVIRA U. GRÖZINGER

Elvira U. Grözinger, chercheur en littérature, est née en 1947 en Basse-Silésie, Pologne. En 1957, elle émigre en Israël. Licence de l'Université hébraïque de Jérusalem. Depuis 1967, en Allemagne, elle a étudié à Heidelberg et à Francfort/Main. Doctorat en Littérature générale et Comparée, Freie Universität Berlin. Chercheur dans plusieurs universités et instituts, parmi eux à l'Institut Deutsches Polen, Darmstadt. Chercheur en études juives jusqu'en 2006 à l'Université de Potsdam, plus tard, maître de conférences en langue et de littérature yiddish à la Freie Universität de Berlin. Elle a publié de nombreux articles scientifiques et ouvrages, principalement sur la culture juive et la littérature d'auteurs juifs. Son dernier livre édité avec M. Ruta, est *Under the Red Banner. Yiddish Culture in the Communist Countries in the Postwar Era*, 2008.
(Liste de publications : http://www.unipotsdam.de/db/religion/index.php?ID_mitarbeiter=14&ID_seite=37&art=3)